

Tout est toujours beau

JULIA WEBER

Le soir, nous sommes de nouveau assis autour du feu, le soleil est parti, l'air est bleu. Mère lève le verre à dents rempli de vin. À la nôtre, dit-elle. Auparavant elle a dit, c'est soit les vacances soit pas d'alcool, mais pas les deux à la fois, parce qu'elle ne peut pas nous faire plaisir si elle ne se fait pas plaisir, et tout ce qu'elle demande, c'est un gobelet rempli de vin le soir.

Avec le gobelet, mère devient aussi douce que la lumière du feu.

Tout va bien maintenant, dit-elle.

Tu as parlé à Peter? demande-t-elle.

Pas encore, dis-je.

Tu l'as embrassé?

Non, je veux juste lui parler.

Mais ça va être formidable de vous embrasser, dit mère.

Et puis le colosse apparaît entre les arbres. Il s'approche, devient de plus en plus grand, devient gigantesque, il se tient devant nous dans la lumière du feu, une longue ombre derrière lui. Ses orteils dépassent des sandales blanches et son visage dans la lumière est un monstre. Il demande à mère si des fois elle ne voudrait pas aller danser avec lui.

Non merci, dit mère, je suis ici avec mes enfants.

Si des fois on ne voudrait pas tous aller danser avec lui, enfin, mère et lui danseraient, mais nous, on pourrait jeter des pierres dans l'eau ou boire un coca ou faire le genre de trucs que font les enfants quand les adultes dansent.

Il remue les orteils en parlant. Ses ongles des pieds ont une couleur de cire d'oreille.

Non merci, dit mère, je suis ici avec mes enfants pour être ici avec eux.

Mais alors juste une danse, dit l'homme, parce qu'il la trouve charmante et qu'il aimerait beaucoup partager une danse avec elle.

Non, dit mère, je suis ici avec mes enfants.

Même pas une petite danse?

La lumière des flammes tremble sur son visage, il porte toujours le même short et dessus, une chemise safari avec des taches foncées sous les aisselles. Il sent le rasage et un peu la vieille eau aussi.

Non, bordel, dit mère.

Juste une, dit-il.

Bruno chante. Je regarde les poils sur les jambes du colosse. Mère fixe le feu et boit vite. Le vin rouge brille dans la lueur du feu.

Bon, dit-elle.

Mère se lève.

Ça va pour vous? demande-t-elle.

Je hoche la tête.

Bruno?

Bruno chante.

Puis elle s'en va, belle et rouge aux côtés du colosse qui de là-haut parle à son front.

Ça lui fait vraiment tellement plaisir, dit-il.

Après tout, si ça lui fait tellement plaisir, dis-je.

Bruno chante plus fort.

Bruno, si ça lui fait tellement plaisir, il n'y a pas de mal, elle est gentille maman, c'est pour ça.

Bruno chante plus fort. Et je me tais près du feu. J'ai envie de demander à mère comment c'était.

Nous entendons les danses, mais elle ne revient pas après une danse, ni après deux, ni après trois, ni après quatre. Je remue les braises avec un bâton, j'entends les bruits de la forêt, j'imagine des poneys sauvages. Bruno ne chante plus. Je pense un peu à Peter, mais pas longtemps, et ne sais pas quoi en penser. Je pense encore un peu à lui. Je me demande ce qu'il est en train de faire, s'il me trouve jolie, c'est-à-dire mon visage, s'il le trouve joli au point une fois de me parler, parce qu'il aime bien regarder mon visage.

C'est important, a dit mère, c'est important d'avoir un joli visage quand on n'est pas dur, et toi Anaïs, tu es la personne la plus tendre que je connaisse, mais aussi celle qui a le plus joli visage. C'est important, parce que quand on est tendre, les gens aiment vous marcher dessus, mais si on a un joli visage, non.

Je repense au jour où il m'a donné son goûter, quand il s'est avancé vers moi, ses amis

loin derrière. Il est venu vers moi, m'a tendu sa tartine. Tu veux? a-t-il demandé. Je n'ai rien dit, je l'ai prise entre mes mains, sans cesser de le regarder. J'ai mordu dans la tartine, n'ai rien dit. Peter a souri, il a repris la tartine et il est parti.

Je pense qu'à l'occasion je devrais demander à Peter quels sont ses hobbies.

Quels hobbies Peter peut-il bien avoir? je demande au feu.

L'escrime peut-être, dit Bruno, viens, on va la chercher.

L'escrime. Comme c'est beau.

Puis nous allons la chercher parce que même après sept danses, elle ne revient toujours pas.

Nous quittons la caravane en passant entre les arbrisseaux. Nous entendons la musique de loin, apercevons la grange, à l'intérieur, la lumière et de petites ombres humaines. Bruno jette des feuilles dans le lac noir, il y a des points scintillants sur le lac. Un canard prend peur, il caquette, les points scintillants se transforment en vagues scintillantes. Nous allons vers la grange. À la musique se mêlent des voix lourdes. Elles chantent, crient aussi. Nous nous arrêtons à l'entrée de la grange.

Et puis nous voyons mère. Au fond de la piste de danse, elle brille dans sa robe en lin rouge et aux boutons dorés. Nous voyons des hommes en cercle autour de mère. L'un d'eux la tire vers lui, puis elle tourbillonne jusqu'au prochain. Des gens sont assis sur de longs bancs, certains applaudissent. Et un très vieil homme joue de l'accordéon sur une petite scène faite de caisses en bois. Il porte une chemise rose, il a une longue barbe et de grandes oreilles. La robe de mère est une cloche rouge, elle tourne sur elle-même, ses cheveux clairs comme le feu. Elle rit, se laisse tomber dans des bras puis propulser plus loin. Elle se libère et danse une danse sauvage au milieu des hommes. Elle lève les jambes, soulève sa robe, tape des pieds et tourne sur elle-même. Elle enfonce ses mains dans ses cheveux, la bouche ouverte, le regard tourné vers le plafond.

J'entends les canards caqueter sur le lac et je pense que quelqu'un a dû les effrayer. Je pense que Bruno n'est pas là, mais il est à côté de moi. Je pense qu'aucun enfant ne jette des pierres dans le lac. Je pense que ce n'est pas l'homme qui danse avec mère, mais que tous les hommes dansent avec mère, et je pense, ils sont beaucoup à danser avec mère.

Je vois dans le cercle le colosse de la caravane et je vois son rire. Il rit et chaque partie de lui bouge.

Bruno passe devant les hommes et les femmes alignés sur les longs bancs et il entre dans le cercle. Je le suis. Il s'approche de mère dans le cercle et saisit son bras. Je me tiens derrière Bruno dans le cercle et les hommes ne bougent plus. Ils détournent le regard, la barbe, les oreilles et les boucles d'oreilles.

Tu viens, dit Bruno, s'il te plaît.

Pourquoi vous n'êtes pas au lit? demande mère, elle parle comme si elle avait des cailloux dans la bouche.

Qu'est-ce que vous faites là, ce n'est pas un endroit pour vous ici, dit-elle avec les cailloux dans la bouche.

Tu viens, dit Bruno.

Nous t'avons attendue, tu avais dit une danse, dis-je.

Mais c'est une danse, dit-elle, c'est une grande danse et elle me fait du bien cette danse, c'est exactement cette danse-là dont j'ai besoin, et encore un verre et encore une danse. Je veux encore une danse, c'est aussi à cause de vous que j'en ai besoin, entre autres à cause de vous. Je l'ai méritée, je trouve, cette danse, une seule danse, dit-elle. Rentrez à la maison, mes animaux, rentrez.

Nous voulons que tu viennes avec nous.

Bruno regarde mère d'en bas.

Je ne peux pas là, c'est bien ici. Laissez-moi juste cette soirée, dit-elle en baissant la voix.

Puis elle nous pousse de côté.

S'il te plaît, dit Bruno.

S'il te plaît, dis-je.

Ce n'est vraiment pas le moment de m'énervier, j'ai envie de ça, ici c'est marrant, avec vous près du feu on s'ennuie.

Dehors, je me retourne et vois la lueur des bougies dans les coupelles en plastique rouge sur les tables, vois les bottes de paille dans un coin de la grange, vois les gens qui continuent à applaudir, vois leurs jambes qui se balancent sous les tables et les hommes qui retournent lentement sur la piste de danse. Au milieu, mère porte un petit verre à sa bouche.

Il n'y a plus beaucoup de lumières qui se reflètent dans l'eau, le canard est muet. Nous rentrons entre les arbres, la braise est éteinte. Nous nous brossons les dents et faisons pipi dans le bois, je marche sur une limace et Bruno se frotte à une ortie. Dans le sac de couchage, nous nous serrons parce qu'il fait froid.

Extrait de «Immer ist alles schön» («Tout est toujours beau»), choisi et traduit de l'allemand par Raphaëlle Lacord.

biblio

Immer si alles schön

Zurich, Limmat Verlag, 2017.

Tout est toujours bien

Traduit de l'allemand par Raphaëlle Lacord, Vevey, Ed. de L'Aire, 2019.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]litterature.ch et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



bio

L'AUTEURE Julia Weber est née en 1983 en Tanzanie. Après un apprentissage en photographie, elle étudie à l'Institut littéraire de Bienne. En 2012, elle crée le Literaturdienst, un service d'écriture et de documentation littéraires. Elle fonde aussi le groupe d'action Literatur für das, was passiert qui, à travers l'écrit, vient en aide aux réfugiés. Nominé pour le Prix suisse du livre, son premier roman *Immer ist alles schön* est récompensé par de nombreux prix. Il raconte avec un humour tendre l'histoire d'une mère qui danse et boit pour oublier pendant que ses deux enfants, Anaïs et Bruno, se retranchent dans leur imaginaire. Julia Weber vit à Zurich.

LA TRADUCTRICE Née en 1987 au Luxembourg, Raphaëlle Lacord fait des études de lettres à Lausanne et à Paris. Depuis février 2018, elle collabore à l'édition des œuvres complètes de Gustave Roud à l'université de Lausanne. Sa traduction du roman *Immer ist alles schön* de Julia Weber paraîtra en février 2019 aux Editions de l'Aire sous le titre *Tout est toujours beau*. Elle évoque ce travail dans un texte à découvrir sur www.lecourrier.ch/auteursCH. APD